

**Christiane Schonbach
Christine Dura-Téa**

La bourse ou la vie

Christiane Schonbach

Cette phrase, entendue, lors d'un exposé des journées de l'association freudienne à Paris m'a interpellée et impulsivement, j'ai eu l'idée de la reprendre comme titre de la présentation que je devais faire avec Christine Dura-Tea.

A la seconde lecture, elle m'est apparue beaucoup plus complexe que je ne l'avais prévu, j'ai essayé de comprendre pourquoi, j'ai eu cette impulsion, et j'ai appliqué la méthode bien connue des associations libres...

Premièrement, la bourse ou la vie... me renvoyait à ma difficulté d'un choix : être en position de médecin ou être en position d'analyste, ce dernier choix, me conduisait à devoir abandonner quelque chose de mes titres, à être à découvert.

Deuxièmement, la bourse... c'était le paiement par l'argent en psychanalyse que cela m'évoquait. Cette question, est dans ma pratique, constamment interrogée car j'ai la possibilité de prendre en charge des patients avec ou sans feuilles de SS. Peut-on dire qu'il n'y a pas d'analyse s'il n'y a pas paiement personnel ?

Je vais donc essayer de m'éclairer, et j'espère de vous éclairer, en parlant de ces différentes questions sous un angle à la fois théorique et pratique selon le plan suivant :

- la logique du choix forcé
- la nécessité du paiement par l'argent en Psychanalyse
- Psychothérapie et Psychanalyse, leurs différences et pour guérir de quoi ?

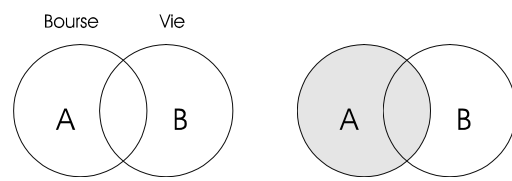
Ma première association était donc ce choix forcé :

**LA LOGIQUE DU CHOIX FORCÉ :
LA BOURSE OU LA VIE**

Les logiciens distinguent 3 formes de OU :
Le ou inclusif : c'est celui de la maîtresse de maison : « voulez-vous de la salade ou du fromage » tout porte à croire que l'on peut avoir les 2...

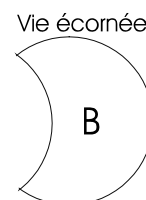
Le ou exclusif : c'est le « fromage ou dessert » du menu du restaurant, c'est l'un ou l'autre, on est sommé de faire son choix.

Le ou aliénant : voir schéma des cercles sécants, sur le tableau :



Supposons que l'objet auquel vous renoncez, ait une partie commune avec celui que vous choisissez B. Si vous renoncez à A, vous ne pouvez plus que conserver B amputé.

C'est la bourse ou la vie : Si je renonce à la bourse A, ma vie sera tout de même moins agréable, je conserve ma vie, mais amputée, si je veux garder la bourse, je perds la vie et la bourse. C'est donc un faux choix : c'est un choix forcé puisque je ne peux que choisir la vie et elle sera toujours écornée.



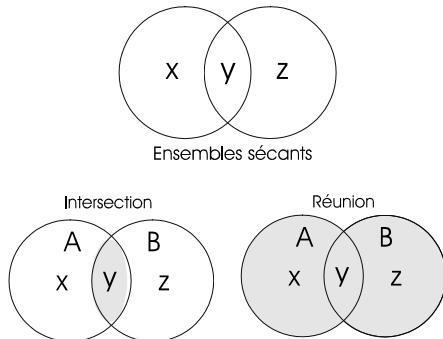
Si le ou inclusif nous donne l'illusion que tout est possible.

Si le ou exclusif laisse supposer que nous pouvons faire le bon choix.

Le ou aliénant est centré sur la perte, et la psychanalyse est une expérience de la perte.

Lacan, insiste sur cette dimension de la perte et, il se réfère à la logique pour éclairer son raisonnement.

J'inscris au tableau, quelques éléments de logique.



L'intersection :

ce que A et B ont en commun : $A \cap B = y$

La réunion : $A \cup B = x + y + z$

Théorème de Morgan : la réunion de non A et de non B est égale à la non-intersection de 2 ensembles A et B.

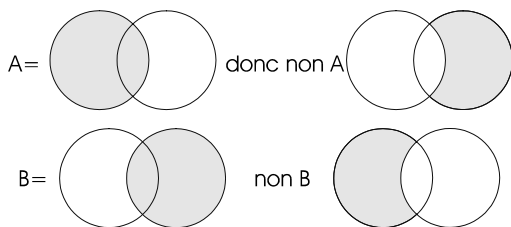
$$\overline{A \cup B} = \overline{A \cap B}$$

On voit sur le tableau :

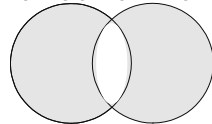
le passage de l'ensemble A à l'ensemble non A, et de B à non B

la réunion de non A et non B

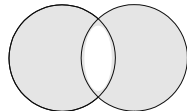
la non-intersection des 2 ensembles A et B



Réunion de non A et non B



Non intersection des ensembles A et B



Quel usage fait Lacan de ces éléments de logique, et de ce « ou aliénant » de la bourse ou la vie ?

Il écrit (dans position de l'inconscient) : La causation du sujet, se fait par 2 opérations : aliénation/séparation.

L'aliénation, est le fait du sujet, en structure logique, c'est la réunion : V (vel, choix entre 2 termes qu'à éliminer l'un d'entre eux : la bourse ou la vie).

La séparation, dont la forme logique est l'intersection : \wedge c'est, dit Lacan : « Par quoi le sujet se réalise dans la perte ou il a surgit comme inconscient, par le manque qu'il produit dans l'Autre. »

Je vais vous donner un exemple

Dans la formule du fantasme : S barré poinçon de petit a : le sujet de l'inconscient, divisé par l'entrée dans le langage, est dans un rapport d'aliénation / séparation (poinçon) avec l'objet petit a.

Prenons l'exemple d'un fantasme chez une adolescente : elle se voit assister à son propre enterrement, et jouir de voir toute sa famille en pleurs. Elle place son propre manque, sous la forme du manque qu'il produirait chez le grand Autre, de sa propre disparition.

On retrouve dans cet exemple, l'aliénation : c'est l'opacité de son être, tel que le perçoit cette jeune fille, le qui- suis-je ? , et de l'autre la séparation c'est à dire, sa réponse radicale puisqu'il s'agit de sa mort, qui réalise au mieux le surgissement de son être, à partir du désir du grand Autre (même mécanisme dans l'anorexie).

Lacan rend compte, aussi de l'expérience du partage entre être et pensée, et il interroge, la phrase de Descartes qui associe être et pensée dans « cogito sum », le « je pense donc je suis ». Il le transforme en sa négation. Je ne pense pas je ne suis pas.

Le changement du je pense en sa négation, opéré par Lacan, vient du fait que l'Inconscient n'apparaît jamais au niveau du langage, de la conscience, que dans sa négation, c'est le seul mode possible du retour du refoulé.

Dans le théorème de Morgan si on remplace, l'ensemble A par : Cogito, et B par Sum, on obtient le théorème inscrit au tableau :

$$\overline{\text{Cogito} \wedge \text{Sum}} = \overline{\text{Cogito}} \vee \overline{\text{Sum}}$$

Soit : je pense je suis ou je ne pense pas où je ne suis pas

C'est le « ou » de l'aliénation, et ce dernier schéma au tableau montre que le choix est comme dans la bourse ou la vie.

Le sujet surgissant d'un côté comme Sens dans le langage, de l'autre il disparaît comme Être. Invité à choisir entre l'Être et le Sens, il ne dispose pas de choix, et doit choisir le Sens écorné de la part de non-sens qu'est l'inconscient.

L'acte analytique, fait faire l'expérience de ce partage, et met le sujet à l'épreuve de ce qui pourrait s'appeler une aliénation analysante.

L'analysant est mis à la tâche de l'analyse, grâce à la règle fondamentale : dire ce qui vous vient, sans essayer de tout comprendre c'est le « je ne pense pas ». D'un côté, il va dire ses rêves, ses associations libres, son histoire et pensera se saisir dans son être, mais il disparaîtra comme sujet.

De l'autre côté, il va faire un travail du signifiant, à la recherche d'un sens, auprès d'un analyste qui est supposé savoir. Ce travail, se fait à partir de la rencontre avec l'objet a, le plus de jouir dont Christine va parler, pour produire de la Perte, du Rien. Là aussi, le champ sera écorné, il manquera toujours un signifiant qui viendrait dire l'être du sujet.

Donc, cette phrase la bourse ou la vie, sommation de bandits rançonneurs, je l'ai ressentie comme ma difficulté à assumer la perte que nécessitait la position d'être analyste.

Être médecin, c'est être en position du savoir, du Maître, qui sait guérir, et c'est bien ce que les patients demandent.

Et, si l'on veut être Psychanalyste, il faut perdre ce désir de vouloir tout expliquer et de vouloir guérir, il faut donc être clair avec ce qui nous a fait nous engager dans la médecine.

Il faut aussi passer du désir d'être analyste, à celui de l'analyste, et accepter d'être en position de semblant c'est-à-dire dans la dimension de ce qui apparaît, à la fois comme sujet supposé savoir, grand Autre, et objet a. C'est plus difficile que d'être le Maître, et être dans cette position de semblant, c'est pour obtenir quoi ?

Puisque l'on parle de cure, on pourrait dire pour obtenir une guérison, car si l'analyste ne cherche pas à guérir, il a quand même le droit

de le souhaiter, mais quelle guérison ? Nous y reviendrons.

Ma deuxième association, c'est : bourse/argent.

En tant que médecin je peux faire des prises en charge avec des feuilles de Sécurité Sociale, dans ces cas suis-je encore dans le champ analytique ?

J'ai essayé de comprendre cette place de l'argent, en m'aidant de la lecture du livre de Pierre Martin « argent et psychanalyse », et à travers le conte d'Edgar Poë, je vais essayer d'illustrer certains aspects de :

LA FONCTION DE L'ARGENT EN PSYCHANALYSE

Tout d'abord : qu'est-ce que l'argent ?

C'est un signe identique à lui-même, qui circule, qui a valeur d'échange, et qui est l'équivalent général de tout objet, il a donc le pouvoir d'annuler toute signification.

L'argent a, de plus, rapport au besoin, à la demande, au désir, à la jouissance et à leurs corollaires sociaux.

L'argent n'est pas essentiel, ce n'est pas l'essence de l'analyse, mais, on agit avec lui.

Le conte d'Edgar Poë.

Il se résume en 2 scènes :

Une scène primitive, qui se joue dans le boudoir royal, la Reine lit une lettre, et est interrompue par l'entrée du Roi. Pour la cacher elle la dépose sur la table « la suscription en dessus, et le contenu caché en dessous, comptant sur l'inattention du Roi. Mais le 1er ministre entre, comprend l'importance de la lettre l'échange avec une autre, la Reine le voit. et sait qu'elle est dorénavant en son pouvoir.

La 2eme scène : Le préfet de police pour récupérer la lettre, à la demande de la Reine a fouillé de fond en comble l'hôtel du ministre, vainement. Cela fait donc 18 mois que le ministre fait chanter la Reine... Dupin fameux détective auquel le préfet de police s'adresse pour la retrouver, se rend chez le ministre qu'il trouve, baillant, flânant, se prétendant accablé par un extrême ennui. Ne se laissant pas abuser par cette feinte de la part de cet homme, qu'il sait être particulièrement énergique, il scrute les lieux à travers ses lunettes vertes et découvre la lettre, sous ses yeux, elle porte l'adresse de Dupin, avec une écriture féminine. Cette ruse ne trompe pas Dupin, qui la reconnaît justement

parce qu'elle est laissée par le ministre à « portée du regard », comme dans la 1^{ère} scène. Il reviendra le lendemain et échangera la lettre contre une lettre factice, contenant un message funeste écrit par Dupin dans un accès de rage. Après cette 2^{ème} opération le ministre n'a plus la lettre mais ne le sait pas.

Fin du conte : Dupin remet la lettre au préfet dont il exige une somme considérable. Il ne détient plus rien. Les comptes sont réglés.

L'analyse du conte :

Cette histoire, permet de comprendre, en partie la place de l'argent et en même temps illustre le processus psychanalytique.

Le transfert : avant le conte, la situation n'existait pas. L'inconscient s'extériorise dans le transfert de la lettre.

La lettre volée : pur signifiant, puisqu'on ne connaît pas son contenu. Il se déplace en des lieux d'aveuglement, mène le jeu, détermine les sujets dans leurs actes.

Cette lettre est l'objet du désir, elle a une portée magique puisque qu'un autre la veut, elle met en péril l'ordre et la loi, elle représente ce qui est hors la loi. Elle constitue aussi l'ordre symbolique, dans le sens où cet ordre se fonde de l'exclusion d'une lettre. Elle est présence - absence. Le symbolique c'est ce qui manque à sa place (ex. du livre dans la bibliothèque, place symboliquement assignée et du Fort-Da).

L'analysant : la Reine, dépose chez l'analyste la lettre.

La jouissance : On se rend compte de la Jouissance qui anime ces personnages : la Reine, le Ministre qui la fait chanter. Mais celui qui la possède cette lettre objet du désir, est en même temps possédé par elle : La Reine d'abord, puis le ministre proprement « efféminée » dit Lacan puis Dupin lui-même qui manifeste une explosion passionnelle contre le ministre, cette rage féminine. Cet envoûtement ne cessera qu'au paiement par l'argent, agent de la castration symbolique.

La position de l'analyste :

C'est celui qui est en mesure de comprendre le jeu symbolique, donc de dérober la lettre, en 1^{er} c'est le ministre, puis c'est Dupin. On voit donc la différence de position des 2 personnages, le premier quand il a la lettre en jouit et fait chanter la Reine, le second neutralise le pouvoir de la lettre, et fait arrêt la jouissance en faisant payer, c'est lui l'analyste.

Dans le cadre d'une cure, chaque entretien, pourrait être comparé, à ce conte où le signifiant est déposé, et annulé symboliquement par le geste final, répétitif du paiement en argent.

L'argent est assigné à un double registre comme le dit Pierre Martin :

1) registre du commerce : signe d'un échange : d'un discours fait de lettres, contre un savoir présumé à l'analyste. Ces lettres peuvent être les attributs de la mère, du père, du phallus, de l'objet a, et le signifiant argent en sa fonction d'équivalent général va annuler toute signification. Ces lettres en souffrance seront désormais, indifférenciées parmi toutes autre chose en quoi se convertira l'argent.

2) se situe au niveau de la demande, et se révèle avec la progressive déstructuration de l'imaginaire, en cours et fin d'analyse.

La demande première de l'analysant : c'est une demande d'amour, demande d'avoir l'amour, d'avoir la psychanalyse, d'avoir par eux, jouissance de lui-même. Mais en fait, il se rend compte que séances après séances, à faire défiler ses lettres volées, cet argent ne paye plus rien. Il s'aperçoit qu'il paye parce qu'il a parlé, qu'il parle parce qu'il a payé, et que tout cela n'ouvre que sur la solitude. Et là, il ne s'agit plus de l'objet d'un commerce, il s'agit de la cause même du discours, de l'objet du désir, du Rien...

Et en fin d'analyse, l'analysant, lui, n'a pas envie d'arrêter ce maléfice, pas envie que l'argent exorcise l'envoûtement. Et il peut continuer à jouir de lui-même, de façon interminable, dans le cas de ces analyses sans fin.

Je réponds donc à ma question initiale, Le paiement en argent est-il nécessaire à l'acte analytique, je dirai oui car ce geste répétitif annule la signification de la lettre et la jouissance des protagonistes et permet la fin de l'analyse.

Le paiement en argent, est le garant mais non le seul bien sûr, du bon déroulement d'une analyse.

Dans ma pratique que se passe-t-il ?

Dans certains cas je fais des thérapies avec des feuilles de SS, et comme tous les médecins Psychiatre, je fais des actes non codifiés spécifiquement, je signe simplement des consultations médicales spécialisées, à un rythme répété, sans entente préalable. C'est un droit donné par la circulaire de 1974, du Dr Sourmia. Dans cette circulaire, la psychanalyse n'est pas men-

tionnée donc pas remboursable de droit, et le terme de Psychothérapie individuelle ne privilégie ni exclut aucune forme de psychothérapie. Ce texte clair et souple permet une grande liberté aux médecins, il va certainement être modifié.

Dans ces cas de remboursement, je suis dans le champ Psychothérapique, qui peut d'ailleurs, être un préambule à une analyse.

Dans d'autres cas, je fais des prises en charge dans la gratuité : 100% R M I.

La gratuité en appelle à l'état providence. Et le Don est d'actualité en ces temps de crise. On comprend que dans notre société marchande, l'État qui redistribue les richesses demande en retour, un travail, une conformité sociale, un bon commerce des uns avec des autres. Christine qui travaille en institution vous en parlera.

Je pense que là, on n'est pas dans le champ de l'analyse, mais si la motivation existe, rien n'empêche de sortir du cadre de la gratuité pour celui d'un paiement adapté à la situation financière.

Dans les cas où il y a une réelle demande d'analyse :

Il faut aborder le problème du paiement, au cours des séances préliminaires, et bien définir la fonction économique et sociale de l'argent au niveau de l'acte analytique. L'analyste doit parler d'argent avec autant de sincérité que de sexe. Ces 2 sujets tabous : Sexe et Argent, souvent scandaleux, font partie des règles fondamentales de l'analyse.

Le problème de la fixation du montant des honoraires.

L'argent est vu différemment du côté de l'analyste, et du côté de l'analysant :

Du côté du psychanalyste : celui-ci doit être payé comme toute personne exerçant une profession libérale, il serait souhaitable qu'il en vive : l'argent vaut pour l'analyste : on est dans le registre du Besoin.

Du côté de l'analysant, c'est plus complexe. On s'attachera plus à la valeur symbolique de l'argent : fétiche, objet phallique, narcissique, objet obsessionnel, plus qu'à sa valeur réelle, en tenant compte que lorsque le patient a peu d'argent, il ne peut pas payer beaucoup.

Un exemple amusant, illustrant cette dévalorisation de l'argent dans sa réalité, dans le livre de Jean Allouch : « Allô Lacan ? Certainement pas » Quelqu'un d'extrêmement riche vient demander une analyse. L'homme interrogé, Lacan sur le point du paiement, conscient

sur le fait de disposer de trop d'argent pour pouvoir payer quoi que ce soit.

Réponse de Lacan : Pour chaque séance, vous réglerez un franc symbolique.

Je voudrais maintenant terminer sur la question de la finalité des Thérapeutiques par la parole, sur les fins de cure, parce que c'est quand même, la question la plus importante à débattre.

Cette question dans la conjoncture actuelle est d'actualité, parce que la souffrance sociale est intense et que les patients se tournent vers les thérapeutes pour guérir, pas forcément d'eux-mêmes, mais du social, de Télécom ou de l'éducation nationale... ce sera le propos de Christine.

Les différentes écoles Psychanalytiques s'associent au niveau Européen, pour réfléchir sur la façon de répondre à ce malaise social, et ce questionnement prend un peu la forme d'un vieux débat Psychothérapie et Psychanalyse.

PSYCHOTHERAPIE - PSYCHANALYSE QUELLE GUERISON ?

Psychothérapie :

En effet ce sont 2 éthiques différentes, et la pratique médicale se rapproche beaucoup de la pratique psychothérapique, il y a peu de difficulté à passer de l'une à l'autre, puisque ce qui est demandé c'est de faire revenir le patient à un état de bien être, ceci dans un temps court, le thérapeute en place de Maître, sait ce qui est bien.

Parfois de bons résultats sont obtenus dans des prises en charge courtes, où l'on voit une levée du symptôme et un remaniement des positions du sujet.

Dans les prises en charge institutionnelles aussi, on peut avoir des améliorations.

Les reproches faits à cette prise en charge Psychothérapique, ont été bien spécifiés par Freud et Lacan : emploi de la suggestion, adoption d'une norme sociale, identification au moi supposé fort du Psychothérapeute, guérison au prix de l'aliénation du sujet et du refoulement de son désir.

On peut savoir tout cela, et quand même s'en servir, j'en ai fait l'expérience pour avoir travaillé 20 ans en institution, où il est impossible d'avoir une approche analytique même en cas de supervisions dites analytiques, mais où le

travail, même à visée adaptative, est nécessaire pour soutenir les équipes.

Lacan, dans *Télévision* écrit de façon assez violente « au reste les psycho quels qu'ils soient, qui s'emploient à votre supposé coltinage n'ont pas à protester mais à collaborer. Qu'ils le sachent ou pas, c'est ce qu'ils font. Ce terme de collaboration, fait entendre qu'il y a peut-être, des limites à ce coltinage ».

L'analyse :

La pratique analytique, a une éthique différente et elle appartient à un champ radicalement autre.

Patrick de Neuter dans le bulletin Freudien en 93 a posé la question ainsi :

La cure Psychanalytique : pour guérir de quoi ? Il a une façon optimiste de voir la Psychanalyse, et cela m'a réjouie.

Parce que, là aussi, les reproches que l'on fait à cette méthode, sont nombreux : analyses interminables, destruction des couples, absence de guérison d'ailleurs Lacan l'a dit « la guérison de surcroît ».

Je ne vais pas vous énoncer ici tous les bienfaits de l'analyse mais simplement centrer à la suite de De Neuter que la Psychanalyse, offre de guérir de 2 maladies : le refus de guérir, et la quête du maître.

1 Le refus de guérir : c'est la façon dont l'analysant jouit de son inconscient, que Freud appelle de réaction thérapeutique négative ou masochisme fondamental. Pourquoi l'hystérique refuse d'abandonner son malheur extraordinaire, pour la banalité du quotidien, et l'obsessionnel sa compulsion idéative. Parce qu'ils en jouissent.

Quel avantage, l'analysant a-t-il à lâcher cela, d'ailleurs, ce lâcher prise le rend dépressif, et quoi en échange ? Le Rien. Il s'agit de le guérir du désir de ne pas guérir qui se cache au cœur de toute demande d'analyse, la pulsion de mort étant étroitement mêlée à la pulsion de vie.

Mais cette jouissance peut se trouver aussi du côté de l'analyste, Lacan parle à ce sujet du Psychanalyste, tapi, à l'affût du dire de l'analysant, en proie à une jouissance solitaire, à une délectation morose... Il semble évident que, si la jouissance est bilatérale, l'analyse sera interminable.

2 la Psychanalyse doit aussi guérir de la quête du Maître. Le parlêtre recherche celui qui lui dira ce qui est son bien, mais aussi celui qui le traitera comme son objet, soit encore comme

son déchet : comme le dit Charles Melman dans *Clinique psychanalytique et lien social*.

Il recherche, en toute confiance à se reposer sur le Maître et lui adresser ce transfert qui rend paresseux, puisqu'il décharge de la responsabilité de penser et de poser des actes.

Guérir donc de notre tendance à croire au Grand Autre qui sait à notre place et qui a un savoir sans faille.

La encore cette quête du Maître, est aussi du côté du Psychanalyste, qui doit aussi guérir de sa tendance à croire au Grand Autre.

Comment conclure, puisque vous l'avez quand même deviné, je me situe du côté de la position analytique, que peut-on attendre de la cure analytique ?

Moins de souffrance, l'analysant ayant abandonné ses symptômes névrotiques ou trouvé un nouveau sinthome par substitution sinthomatique.

Accès à un certain bonheur, fait d'une série de « bons heurts ».

Accès à un Désir autre, qui aurait affaire à quelque chose qui ne se laisse pas saisir, au Rien, à objet a, situé dans cette Zone intermédiaire de la bourse ou la vie.

BIBLIOGRAPHIE

R. Chemama : *Éléments lacaniens pour une psychanalyse au quotidien*. Ed de l'A.F.I.

M. Darmon : *Essais sur la topologie lacanienne*. Ed. de l'Association Freudienne.

P. De Neuter : *Le Bulletin Freudien*. 93 / 20

J. Lacan : *Les Écrits : Position de l'inconscient* Ed. Le Seuil.

P. Martin : *Argent et Psychanalyse*. Ed. Navarin.

C. Melman : *Clinique Psychanalytique et lien social*. Bibliothèque du Bulletin Freudien.

Christine Dura-Téa

**LA BOURSE OU LA VIE : LE DISCOURS
DE LA MISÈRE**

A partir de la question de l'aliénation du sujet, comment peut s'articuler une pratique clinique d'accompagnement du sujet en souffrance d'insertion, alors que le discours du Maître perverti est au service du discours de la Misère ?

Quelle est la pratique possible, afin que le trou de l'exclusion fasse son travail de civilisation ?

C'est le cri du voleur - volé - de grand chemin auquel résonne le choix impossible de celui déjà, qui accepte de payer de sa bourse... de sa vie et qui dans le vacillement qu'ouvre ce choix impossible disparaît en tant que sujet, alors même que surgit son désir. A cet instant, il voudrait bien choisir un lieu, où, il n'aurait à choisir ni l'un ni l'autre.

C'est le cri de révolte du prolétaire, du damné de la terre, qui est dessaisi de la partie de son ouvrage, en même temps qu'il est aussi lésé dans cette part de personnalité qui a été engagée dans l'activité de production.

Il n'est plus lui-même, il est devenu un autre.

C'est le cri du nourrisson qui à la croisée d'une mort éminente et de l'éclosion à la vie, à l'instant de sa naissance rencontre le premier signifiant. « Ce signifiant primordial manifeste par une articulation pulsionnelle, le premier rapport du corps et de la parole. Il figure et symbolise avec la première angoisse, le premier affect, à savoir le produit de la prise de l'être parlant dans le discours à venir, en tant que ce discours le détermine comme objet, mais au niveau de l'être et non de l'étant. » (Pierre Martin).

La bourse ou la Vie : ce « ou » dit vel de l'aliénation ne laisse aucun choix :

Choisir la bourse, c'est perdre les deux ; choisir la vie, c'est la vie sans la bourse, à savoir une vie écornée.

« La bourse ou la vie », un énoncé que je n'ai pas choisi de travailler, c'est de cela dont je voudrais vous parler : je n'ai pas choisi, ... « je » n'est pas choisi.

En effet ayant accepté de travailler pour ce séminaire avec Christiane Schonbach, elle me proposa à un de ses retours de voyage cet énoncé, je me retrouvais alors confronté à ma pratique professionnelle quotidienne dont cette question constitue pour moi une butée -

J'aurai préféré parler de l'Amour, elle m'indiquait la Misère.

La « MIS - AIRE ».

Et comme l'indique ce jeu de mot, je ne pouvais faire l'impasse de ce « où », car à l'intersection de « la bourse ou de la vie », de « l'amour ou de la misère », se trouvait le sujet de mon travail.

Aussi cet énoncé, au fil des semaines d'élaboration est devenu pour moi une énonciation que je vous propose ce soir.

Cette réflexion, ne constitue qu'une ébauche car le temps de l'élaboration fut insuffisant (deux mois).

Je souhaite la poursuivre au cours de ma participation à ce montage - ce film- qui vous sera proposé à la fin de ce séminaire : « En attendant Gode ».

« La bourse ou la vie » au fil de ce travail est devenu pour moi un autre énoncé : « La misère ou l'Amour ».

Ce soir je vais essayer de parler de la « Misère », je réserve l'« Amour » pour la prochaine fois.

Car il n'y a pas le choix ? Et le « ou » dit bien cette situation.

Il s'agit d'appréhender le vel de la première opération essentielle où se fonde le sujet et qui désigne l'aliénation.

En philosophie, ce terme désigne l'état de toute personne devenue étrangère à elle-même et à la société en ce sens que ses actes, parfaitement raisonnables et ordinaires, ne lui sont plus consubstantiels mais accidentels et ne reflètent plus son être véritable et profond.

Pour les juristes, l'aliénation est la transmission d'un bien de soi à un autre.

Pour les psychiatres, les psychologues, elle est l'état de celui qui a perdu son libre arbitre et son indépendance, et qui est gouverné par un « autre », un être insaisissable.

C'est chez Hegel que peut être légitimer la justification de cette appellation de vel de l'aliénation.

Chez cet auteur, cette opération engendre la première aliénation, celle par quoi l'homme entre dans la voie de l'esclavage.

La liberté ou la vie : S'il choisit la liberté, il perd les deux immédiatement ; s'il choisit la vie, il a la vie amputée de la liberté. La seule liberté de choix contenu dans l'énoncé « la liberté ou la mort » fait apparaître la liberté de choisir la mort.

Ce terme nous introduit à la fois au don, à la perte, à la transmission :

alienare : « donner à autrui », « céder son droit de propriété, éloigner » Tiré d'alienus : « qui appartient à un autre », aliénation : « transmission d'un bien à un autre » et « éloignement, séparation ».

C'est à la logique qu'il faut se référer pour appréhender cette opération. En effet, la logique comme la psychanalyse met en œuvre une pure pratique de la lettre et nous démontre que le sujet reste dans la corrélation antinomique de la logique en exclusion interne. Car l'inconscient n'est pas sans logique pour la raison qu'il est structuré comme un langage même, en particulier dans la structure grammaticale.

La psychanalyse est par excellence cette expérience qui permet à un sujet de reconnaître l'impossibilité d'un choix, de le conduire à rencontrer ce qui organise de façon cachée la structure de choix elle-même, c'est-à-dire la castration et l'objet a cause de désir.

Car si le «ou» inclusif peut nous donner l'illusion que tout est possible, si le «ou» exclusif nous laisse supposer que nous pouvons toujours faire le bon choix, ne renoncer à un bien que pour en acquérir un autre, le «ou» aliénant est centré sur la perte.

Le champ des «formations de l'inconscient» à quoi la psychanalyse a à faire, est celui des formations de compromis qui permettent sur le mode de la dénégation, de retraduire le lieu dans la logique sous la forme d'une série de divisions :

- La division en «homme» et «femme».
- Celle entre objet cause du «désir» (objet a) et ensemble des effets de la «demande» (grand Autre).

- Celle entre le «corps» et la «jouissance ».
- Celle entre «savoir» et «vérité ».

Retraduire la logique dans le lieu, est cette opération requise, cet acte, chaque fois que le sujet, pour trancher l'alternative, se barre en tant que sujet, permettant un instant que la logique et le lieu s'appartiennent.

Au cours de ce processus s'opère la disjonction fondamentale entre la pensée et l'être et fonde le sujet divisé.

Ici, c'est la question du lieu qui m'a interpellé, à savoir «la Mis- aire».

Avec un accent grave, «où», désigne le lieu. Une aire peut-être bien une erre.

«Où je ne pense pas ou je ne suis pas».

Il y aurait-il un choix entre «ou» et «où» ?

Entre la pensée et l'être ?

Le «où», c'est le lieu de la pensée, lieu dans lequel nul être n'est situable ; lieu qui n'est autre que le corps.

Là où je pense, je ne me reconnais pas, je ne suis pas : c'est l'inconscient.

Là où je suis, je m'égare ; l'être, c'est le travail du signifiant, qui le causera, en y détachant un objet à quoi fait « chasuble » l'image spéculaire - pour reprendre Roland Chemama - et qui dans le transfert se révèle cause du désir : l'objet a.

Un être nous dit Lacan sans essence.

Le sujet emprunte son être au corps, il est exclu qu'il soit notre être même. C'est un attribut. Comme sujet du signifiant nous sommes séparés de notre corps.

Ce qui s'appelle sujet, n'est autre que l'effet de cette mutuelle exclusion entre topos et logos.

Dans «Position de l'inconscient», Lacan insiste :

«Le registre du signifiant s'institue de ce qu'un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant, c'est la structure de toutes les formations de l'inconscient. Et c'est aussi celle qui explique la division originnaire du sujet. Le signifiant se produisant au lieu de l'Autre non encore repéré, y fait surgir le sujet de l'être qui n'a pas encore la parole, mais c'est au prix de le figer. Ce qu'il y avait là de prêt à parler, (...) disparaît à n'être plus qu'un signifiant.

Ce n'est donc pas que cette opération prenne son départ dans l'Autre, qui la fait qualifier d'aliénation. Que l'autre soit pour le sujet, le lieu de sa cause signifiante, ne fait ici que moti-

ver la raison pour laquelle, nul sujet ne peut être cause de soi (...). L'aliénation réside dans la division du sujet que nous venons de désigner dans sa cause ». (Écrits II)

C'est bien dans le champ du social et des pratiques cliniques d'accompagnement du sujet souvent confronté à des impasses dramatiques du fait de certaines «épidémies» sociales que peut s'illustrer l'impossibilité du choix.

Aussi, aujourd'hui, peut s'entendre la demande qui est faite de vouloir «guérir du social», qui peut s'entendre aussi comme vouloir guérir de L'Histoire.

Notre monde social actuel est caractérisé par des

«symptômes sociaux», le plus marquant étant les remaniements du monde du travail - de la production - et de ce fait de la circulation de l'argent. C'est là, que s'articule la question de l'argent avec notre sujet, (Cf. l'exposé de Christiane Schonbach).

Au moment du séminaire qui nous intéresse, Lacan nous dit :

«... au moment où, à parler de l'envers de la psychanalyse, la question se pose de la place de la psychanalyse dans le politique».

Cette réflexion paraît toujours d'actualité, et marque bien la présence de quelque chose du discours analytique à prendre en considération pour comprendre ces symptômes sociaux.

Symptômes sociaux, ces phénomènes qu'on ne comprend pas, avec lesquels on s'y « retrouve pas », et qui ont pourtant une vérité irréductible, qui sont à la fois nouveaux et entraînants, «séducteurs», et «évidents» comme la tradition. Ils s'étendent à la société - «épidémie», gagnent sans qu'on sache pourquoi et font advenir chacun à une vérité indubitable.

«Le symptôme est un retour de la vérité. Il ne s'interprète que dans l'ordre du signifiant qui n'a de sens que dans sa relation à un autre signifiant ? » (J. Lacan, Écrits : «Fonction et champ de la parole et du langage »).

Pour illustrer je voudrais m'appuyer sur l'empire romain et le christianisme, repris par Lacan. En effet, le christianisme pourrait être considéré comme symptôme de l'empire romain, sans doute un retour du refoulé de l'amour qui a permis la mise en place d'un nouveau lien social, le nôtre depuis deux mille ans. Ce lien social tient toujours, et pourtant d'autres discours ont fait rupture en réaction. La littéra-

ture, le politique les illustrent, cependant aucun d'entre eux n'a créé un nouveau lien social, peut-être parce qu'ils n'ont été que des déclinaisons d'un même discours.

Pourtant ils ont tous participé au travail de la civilisation.

Lacan disait : «L'inconscient, c'est le social».

«Il est vrai qu'il n'y a pas de refoulement personnel qui ne participe plus ou moins du refoulement collectif, c'est même par ce biais qu'un sujet s'introduit dans la vie de la Cité, soit de notre temps, dans une économie de l'échange généralisé.

En quel lieu alors traiter le symptôme ? S'il choisit la cure, le sujet peut craindre de se trouver exilé sinon désarmé à terme, s'il choisit l'action collective, il peut savoir aujourd'hui qu'elle mène au pire.» (Darmon).

Si l'éthique de la psychanalyse est une éthique du désir et sa singularité, la visée psychanalytique ne s'en articule pas moins au devenir et au travail de la civilisation. Que veut dire Lacan en énonçant qu'il ne peut y avoir de satisfaction de tous ? Ceci sans doute, qu'il souligne dans ses lectures successives du «Wo Es war, soll ich werden» : que l'impératif freudien ne concerne pas un individu dans sa vie privée, mais la place d'un sujet dans la civilisation.

Aussi, Je voudrais faire référence au discours de la Misère «mis- aire» évoqué dans Télévision, d'ailleurs ces pages sont d'une actualité saisissante, compte tenu des moyens déployés dans ce que l'on a nommé aujourd'hui l'Insertion.

Et je ne peux pas ne pas évoquer ma collaboration quotidienne car je me «coltine à la base, à la dure toute la misère du monde» puisque j'exerce auprès de personnes désignées par le terme «d'exclus», et que je participe au traitement des symptômes sociaux.

Bien sûr, la paix sociale serait le fantasme du meilleur des mondes, d'un monde égalitaire, d'une «humanitarerie» pour reprendre Lacan et consisterait à vouloir que l'Autre soit semblable. Quel paradoxe ! Une communauté, un groupe ne se constituent logiquement que de l'exclusion d'au moins un. «L'exclu, n'est-il pas toujours l'exclu de l'inclus».

Le mythe de Totem et Tabou et le meurtre originaire du père, fonde que tous les hommes soient frères. Lacan précise dans «L'envers de la psychanalyse» : «Je ne connais qu'une seule

origine de la fraternité. Je parle humaine, toujours l'humus, c'est la ségrégation ».

L'exclusion du père en tant que père mort n'est nullement exclusion pour l'usage. A travers la métaphore de la mort, elle témoigne dans le langage de la barre de la spaltung.

C'est au trou que creuse l'exclusion dans le social, au lieu même de la «Mis-Aire» que peut se lire la Jouissance que le sujet à engager dans sa position sociale quelle qu'elle soit.

La spaltung du sujet qui commande que la vérité ne se figure qu'à s'énoncer d'un mi-dire peut-elle s'opérer dans les pratiques cliniques d'accompagnement du sujet dans le champ du social ?

Aussi, la question de la bourse martèle chaque jour mes oreilles, celles des travailleurs sociaux, de la santé mentale, dans la difficulté de ne pas laisser l'autre seul avec ces questions dramatiques qui concernent parfois la survie du sujet, de sa capacité à séparer son désir de la commande sociale. Aussi comment introduire de l'acte, de la séparation dans les pratiques qui traitent le symptôme social ; comment maintenir cette place vide, ce trou afin que se poursuive le travail de civilisation, que ce trou dans le savoir totalitarisant du politique laisse advenir la Vérité ?

Il faut peut-être interroger la question de la demande ?

Car la demande dans le champ du social ne peut être abordée de la même façon que dans la pratique analytique.

L'objet de la demande n'étant pas le même : c'est sur ce point de la relation à l'objet en tant que relation au manque à être de cet objet, et non au manque à avoir ou à répartir, que la praxis analytique se disjoint de l'ordre social.

En effet, les avantages et les frustrations qu'il comporte le réfèrent à la demande en termes de besoins. Alors que la demande n'est pas seulement demande d'objets mais demande radicale, demande en soi.

Le premier temps qui consiste à entendre la demande au niveau des besoins pourra-t-elle ouvrir l'écart entre demande et désir ? - Et c'est déjà beaucoup !

Et qu'en est-il si les besoins sont immédiatement pris en charge par un social qui ne veut surtout plus entendre la demande. Car la demande concerne le plus souvent la question de

la survie du sujet : de sa nécessité ou de ses besoins organiques, et la question de l'argent s'intrique à toute tentative de substituer le signifiant au besoin.

Aussi, j'aimerais me référer à un tableau, qui a un jour a produit un effet d'interprétation pour moi :

On peut voir à Vienne, un tableau de Dürer, qui représente une vieille femme. Elle est seule près de la mort, elle tient dans ses mains, sous ses seins flétris et vides, un plateau de différentes monnaies mortes.

«Il n'y a pas de demande qui ne s'adresse à la mère », dit Lacan. Elle institue et perpétue la demande faisant du sein, cette perte irréductible.

C'est le dénouage de la question de l'angoisse et de celle de la honte qui pourrait permettre l'articulation d'une pratique clinique possible dans le social. Il en a été ainsi pour moi.

Au dénouage du réel, «l'Angoisse» et du symbolique - mourir de honte - peut se produire une confrontation entre le nouveau et l'ancien, un acte peut s'accomplir.

En effet, dans l'accompagnement du sujet l'élaboration de l'Angoisse dans cette confrontation répétée à l'Affect causé par le manque est ici, manifesté par le manque dans le réel de la Chose. Nous sommes alors bien plus confrontés au registre de la privation que de la frustration.

En effet, suspendre l'angoisse chez l'interlocuteur, c'est aussi tenter d'échapper à l'anéantissement provoqué par la confrontation avec le Réel, c'est à dire exister dans le regard de l'autre qui se dévoile tout à coup manquant.

«L'angoisse n'est pas le signal d'un manque mais de quelque chose que vous devez concevoir comme le défaut de cet appui du manque », disait Lacan dans son séminaire «L'angoisse ».

Supporter le manque de l'autre et dans l'Autre est la question incontournable à laquelle sont confrontés les travailleurs sociaux.

La honte, muette, reste en toile de fond :

Je n'en suis pas morte !

Mourir de honte : dans «l'Envers de la Psychanalyse» Lacan précise, « mourir de honte est le seul affect de la mort qui la mérite - qui mérite quoi - qui la mérite ». Il définit même la honte - ce discours du maître pervers - comme l'envers de la psychanalyse.

Car travailler dans le social peut provoquer une «hontologie», pour reprendre l'expression de Lacan. En effet très peu se risque à en dire quelque chose, laissant cette lettre morte, faisant alors échec au signifiant. Pourtant Lacan définit la dimension de la honte

- dit-mention - comme :

«..., le trou d'où jaillit le signifiant Maître : si c'était ça, ce ne serait peut-être pas inutile pour mesurer jusqu'à quel point il faut s'en rapprocher, si l'on veut avoir quelque chose à faire avec la subversion ».

Aujourd'hui, c'est certainement la question de la subversion qui serait à introduire en vue de déployer de nouvelles pratiques cliniques, et de produire les signifiants-maîtres de l'aliénation qui se noue dans le social.

En effet la bourse ou la vie c'est bien le choix impossible qui peut s'entendre notamment auprès de personnes privées d'emploi, des jeunes 16 - 26 ans, des Rmistes.

A l'articulation de ce choix impossible, Le sujet apparaît donc à la fois aliéné au manque d'emploi - de travail - et à l'argent qu'il reçoit des institutions, recouvrant de ce fait le manque à être du sujet. Pourtant, et ceci explique cela, ce qui fait la loi de notre intégration, de notre inclusion, dans notre ère c'est la consommation !

Bien sûr le coltinage du discours de la misère du monde provoque très vite une protestation de la part de ceux qui s'y « a » - donne, mais cette plainte dissimule la difficulté même de sortir de cette alternative, de cette aliénation, car l'industrie du traitement social de la misère garantit la bourse à chacun des protagonistes qui s'y risquent c'est à dire les travailleurs sociaux et leur public, maintenant leur participation à la société de consommation.

C'est là que l'on comprend que les protagonistes sont à la même place !

Celle de l'esclave du savoir, du S2 dans le graphe du discours du maître, de la jouissance.

Il n'y a pas de sortie possible, seulement à entrer dans un autre discours.

Le traitement social, de la misère, du pauvre, du nécessiteux, de l'exclu, correspond à chaque époque à un processus qui façonne et remanie les formes de l'échanges, pour les mettre en application dans les conduites singulières, les coutumes, les usages collectifs, les règles de civilité, les liens de gratitude et de réciprocité.

Une perspective économiste resterait insuffisante, si elle n'était doublée par une considération du statut des croyances et des sentiments impliqués par ce mécanisme.

En ces temps de crise c'est le retour en force, faute de mieux, des bons sentiments dits humanitaires et d'une médiatisation à outrance d'une pratique du don, voir même d'un partage du pain de la misère en souvenir d'une libération qui n'aura pas lieu.

Pour illustration : «Les restos du cœur».

En effet, aujourd'hui, dans les pays prospères, c'est la diffusion intarissable des images, c'est la marchandise travestie en cadeau, les semailles d'objet jetables, les échantillons gratuits, solde, primes, bon d'achat : les saturnales ont lieu toute l'année. C'est le pillage organisé ? Aujourd'hui, c'est la course au buffet planétaire, l'afflux vers toutes les tables garnies, vers tous les parcs d'attraction.

La charité ? Aujourd'hui, c'est l'humanitarisme spectacle, les bienfaiteurs filmés sur fond de cargaison alimentaire. Aujourd'hui, c'est l'aumône performance pour les bonnes causes de la science.

Du lieu de l'Asile au centre d'Accueil : du droit d'Asile - asylum - lieu inviolable, le refuge- au centre d'accueil qui s'ouvre à tous les coins de rue où l'on ramasse, rassemble, catégorise : les SDF, les toxico, les adolescents, les claudos, les femmes battues, les chômeurs, les Rmistes, les psychotiques, les artistes, les hommes, les sidéains...

«Social» : dérive de sociare qui veut dire «partager» : le sens de ce terme va glisser de «partager» à «unir». «Unir» au sens de faire marcher au pas , au sens de «l'uniforme», de tous pareils.

Autant de lieux, où l'on fait marcher au pas sous l'étendard de signifiants-maîtres, lieux qui se voudraient des entre-deux dans le social, lieu de parole où se colmate la faille d'un délitement du lien social, et ne font que renforcer une forme de perversion sociale, car le coltinage va avec le colmatage. Lieux où se mutualise la jouissance.

Lieu de partage où se donne à entendre le «donnez-nous» de la prière de demande «donnez-nous une prime pour Noël», revendication des chômeurs, «donnez-nous notre pain quotidien» certitude du RMiste.

En référence au Christianisme, tout ce que les hommes possèdent, doit être reconnu comme un don de Dieu, ils doivent le remercier par l'action de grâce et ils doivent partager entre eux ce qui leur a été donné.

Dans ce partage, c'est l'Amour du Père qui est mobilisé, car le père préside à la toute première identification, en référence à Freud dans «Psychologie des Masses et Analyse du moi».

L'économie du don est un circuit qui ne doit pas s'interrompre.

Le partage du pain de misère de la Pâque juive, en souvenir de la servitude et de la libération devient dans les évangiles, lors du dernier souper, le partage du corps même du Dieu incarné. Le don que Dieu fait de lui-même aux hommes, (et quelle récompense ne leur est-elle pas promise d'en haut !) se surajoute jusqu'à se faire oublier ; au don que les hommes se font entre eux en souvenir de la captivité dont ils ont été délivrés.

Ici le Don appelle le retour et non la perte.

Nous voilà revenu, à la promesse d'une libération, d'un affranchissement de notre condition aliénante de sujet alors que nous avons admis l'aliénation comme la condition subjective par excellence.

Dans le social, soit le discours religieux nous promet la libération dans l'au-delà, soit le politique nous promet

«des lendemains qui chantent», et enfin la science, «le meilleur des mondes».

Mais changer de place, c'est un autre mouvement, cela suppose de retrouver la cause signifiante de son aliénation et d'accepter cette perte, cette renonciation à la jouissance qui est engagée dans cette pratique du don, du partage du pain de la misère, de cette justice distributive.

Changer de place, suppose une désarticulation des fantasmes mis en œuvre, une désentification aux objets du besoin et de la pulsion. Mais est-ce de l'ordre du possible dans le champ qui nous intéresse ici ?

Cette question renvoie à la question de l'intervention de l'analyste dans l'institution.

Car à collaborer au discours de la misère bien sûr, on l'entre - tient, c'est à dire qu'on participe à ce lien social particulier - ce discours - qui garantit que chacun restera à sa place perpétuant le discours du Maître.

Lacan écrit sur ce graphe le discours du Maître : $S1/\$ -- S2/a$ les lettres se réfèrent à ces places :

L'agent / la vérité -- le travail / la production ; à ces significations : S1, le signifiant maître ; S2, le savoir \$, le sujet ; a, le plus de jouir.

Ce qui peut se lire : «au rapport des signifiants maîtres avec le sujet de l'inconscient se substituent les signifiants du discours où s'ordonne le travail de l'autre. Ce que supportent, les signifiants maître, c'est le défaut primordial du signifiant à révéler l'être dont le message a pourtant fait surgir la question dans la fonction de l'objet a. Le refoulement primordial en est l'effet, soit justement ce qui ne peut s'articuler dans la demande mais apparaît comme un rejeton qui est ce qui se présente chez l'homme comme le désir et se répète au cœur de tous les refoulements secondaires ». Pierre Martin.

C'est le discours du Maître qui prévaut et qui régit effectivement toute institution et veille à sa conservation.

Aussi le Maître soutient les hommes dans leur existence quotidienne, et leur permet de supporter leur savoir-être. Mais il ne les fait pas agir au sens propre, il les fait continuer à être ce qu'ils étaient. Le discours du Maître, et en particulier le discours politique ne fait pas acte car il ne permet pas l'émergence du nouveau, par la production dans l'autre du signifiant - maître.

Ce lien social masque la division du sujet, en maintenant le sujet en haut à gauche, à la place de l'agent, il le pose identique à lui-même, univoque, et voilant dans le même mouvement la Vérité.

C'est l'esclave qui par son travail, donne la vérité du Maître, de ce travail forcé. L'esclave arrive à la fin de l'Histoire, à ce terme qui s'appelle le savoir absolu. Cet esclave, il peut donc s'appeler S2, il peut donc s'identifier au terme de la jouissance ; l'esclave n'a pas renoncé à la jouissance, il lui a même substitué le travail.

Ce qu'il va produire dans le lieu de l'autre, c'est la plus value qu'il doit au Maître, (la plus value pour Marx, le plus de jouir pour Lacan, les deux n'ayant pas la même fonction).

Car le maître a renoncé à tout, à la jouissance d'abord puisqu'il s'est exposé à la Mort, et qu'il y reste fixé. Il est le castré, celui qui s'est sacrifié, qui a payé pour les autres, et c'est pour cela qu'il reçoit tous les honneurs. Sans doute a-t-il privé l'esclave de la disposition de son corps, mais c'est un rien, il lui a donné sa jouissance.

« Le Maître dans tout ça, fait un petit effort pour que tout marche, c'est à dire qu'il donne l'ordre ? A simplement remplir sa fonction de Maître, il y perd quelque chose. Ce quelque chose de perdu, c'est par-là au moins que la jouissance doit lui être rendue, précisément le plus de jouir ». (L'envers de la psychanalyse).

«Plus de jouir» car le Maître ce qu'il fait advenir dans l'autre c'est l'objet, dont il le fait jouir, et dont il jouit lui-même, en dehors de la loi.

L'articulation de l'objet et du sujet garantit dans ce discours qu'on en reste au fantasme, puisque c'est le fantasme qui, comme son envers, soutient le monde. D'où ce que dit Lacan que «dans le discours du Maître, c'est le plus de jouir qui ne satisfait le sujet qu'à soutenir la réalité du seul fantasme».

(Radiophonie)

Ce qui permet la circularité - la circulation - de l'économie de la misère et donc du don et qui vient à fermer toute possibilité de perte, c'est bien la différence de la plus de valeur au plus de jouir.

Le plus de jouir est constitué par cette perte, ce déchet, ce reste de l'opération par laquelle un signifiant S1 est intervenu dans le champ des autres signifiants articulés entre eux avec pour effet un sujet divisé. Chaque signifiant renvoyant à un autre signifiant, la lettre a inscrit ce reste irréductible comme une perte. Le plus de jouir est la cause du désir ; c'est l'objet de la perte.

Dans le registre de la plus-valeur, il s'agit de produire de la marchandise ; aujourd'hui rien ne se perd, tout se redistribue, se recycle, se partage dans notre économie de marché qui fonctionne sur le registre du manque à avoir et qui a même institué une économie de la misère !

Aujourd'hui la plus-valeur n'est même plus réinvestie directement dans les entreprises et donc dans le travail, aujourd'hui la plus valeur participe à la spéculation boursière !

« La bourse ou la vie »

A l'intersection de « la bourse ou la vie », la plus-valeur appartient à la bourse, le plus de jouir appartient à la vie dans ce sens où sa chute, sa perte constitue la vie elle-même : une vie écornée.

La réorganisation des modes de production - l'emploi n'étant plus une garantie ; la question de la perte du travail, la question du chômage

pour les personnes privées d'emploi - ont provoqué une déliaison entre le travail et la production, car le travailleur n'est plus à la base du procès même de la production, et de ce fait resituent la question du plus- de jouir.

Dans cette chute narcissique, en perdant son travail, le sujet se retrouve confronté à une perte de jouissance il a d'une certaine façon rencontré le plus de jouir. Il aura à en faire le deuil, et dans l'accompagnement de ce deuil, il pourra réaménager ses identifications, et son rapport à la production.

Sans doute, cette réorganisation constitue-t-elle une ouverture possible vers d'autres modes de sublimation collectives ? Il est trop tôt pour en écrire un nouveau graphe, il est à souhaiter pour ceux qui continueront à s'inscrire dans un mode de sublimation qu'au forçage du travail du désir, - pratique généralisé dans le traitement du chômage, et d'une injonction au projet - s'organise le désir du travail révélant un manque à être et non plus un manque à avoir. Une utopie peut-être ?

«En attendant gode» !

La question d'un nouveau nouage du lien social et donc de l'amour sera pour moi la deuxième étape de cette réflexion.

Dans une re-lecture constante des «Écrits», je voudrais pour conclure reprendre un passage issu de « Fonction et champ de la parole et du langage », Lacan évoque la question de la terminaison - peut-être bien de la déclinaison - de l'analyse comme celle du moment où la satisfaction du sujet trouve à se réaliser dans la satisfaction de chacun, c'est à dire de tous ceux qu'elle s'associe dans une œuvre humaine :

«Qu'y renonce donc plutôt celui qui ne peut rejoindre à son horizon la subjectivité de son époque. Car comment pourrait-il faire de son être l'axe de tant de vies, celui qui ne saurait rien de la dialectique qui l'engage avec ses vies dans un mouvement symbolique. Qu'il connaisse bien la spire où son époque l'entraîne dans l'œuvre continuée de Babel, et qu'il sache sa fonction d'interprète dans la discorde des langages. Pour les ténèbres du mundus autour de quoi s'enroule la tour immense, qu'il laisse à la vision mystique le soin d'y voir s'élever sur un bois éternel le serpent pourrissant de la vie».

Comment à nouveau ne pas entendre là, la consigne freudienne «Wo Es War, soll Ich

werden », tâche comparée par Freud à l'assèchement du Zuydersee, et de la construction d'une digue, permettant à l'homme de se rendre l'univers habitable.

C'est en me confrontant : à la subjectivité de mon temps, et le social actuel en est un lieu privilégié ; à la souffrance de tous ceux que j'ai rencontrés - à leur misère - que j'ai fondé mon engagement dans ce travail de civilisation. C'est la rencontre à chaque fois répétée de ce que je ne pouvais pas encore nommer, un savoir qui me dépassait, un réel que je ne pouvais pas cerner et qu'il fallait néanmoins essayer de symboliser.

C'est au lieu même de la « mis – Aire », « là où c'était » que se fonde mon devenir analyste... « Je dois advenir ».